



Dandysme et manières

Un des points qui me paraît ^{très} important lorsqu'est évoqué ^{le} le dandysme, parce qu'il est ^{directement} lié aux stratégies de réduction et de récupération du dandysme, est la relation ambiguë entre celui-ci et ce qu'on appelle communément les manières, ^{pour} pour simplifier, la façon de s'habiller et de se comporter. ^{À la cours de} Dans des discussions passionnantes que ^{je} j'ai pu avoir avec des hommes élégants (ou supposés tels, quand les relations n'étaient qu'informatiques), ^{je} j'ai fréquemment été surpris et déçu, de constater que le dandy était ~~réduit~~ ^{dans beaucoup d'esprit} à un être ^{de} manières exquis. A cette aune, tout diplomate un peu aiguisé ou tout valet de pied aguerri peut prétendre au dandysme.

Néanmoins, à en croire certains commentateurs, est dandy l'individu qui s'habille chez les deux ou trois tailleurs réputés, qui fume des cigares d'une marque bien définie, qui possède une voiture de sport ^{de} d'un genre bien ^{confortable} cadré et qui sait dérouler chez les rombières un petit manuel de savoir-vivre à l'usage des gens du monde. ~~En un mot,~~ Il me semble qu'on confond ^{ainsi} le dandy avec ces espèces mondaines que sont le gentleman, le snob, le mondain, le distingué et tant d'autres ^à que je regrouperai sous la dénomination générale, afin de ne pas ^{sous la dénomination générale} galvauder les particularismes de chacune de ces espèces civilisées, « d'homme de bon ton ».

Ces deux personnages, le dandy et l'homme de bon ton, appartiennent certes à la même famille des seigneurs mondains, mais ils sont, à tout le mieux, des cousins germains qui ont eu la même nourriture. ^{Car} Même s'ils partagent parfois la même apparence, ^{ils sont séparés} une différence fondamentale ~~les sépare~~ ^{les sépare :} ~~ce~~ mur incompressible ^{la} entre eux, c'est la façon dont ils considèrent politiquement et philosophiquement les usages. ^{qu'ils ont} L'un leur est soumis, l'autre en est un rebelle.

<U>La soumission aux usages</U>

c'est d'être « complet » du point de vue du luxe consumériste, c'est-à-dire de posséder tant de chemises de telle marque, tant de costumes de telle autre, ~~trois montres à mécanisme compliqué~~ et toute une panoplie de parfait petit consommateur ~~de papier glacé~~. On dit de lui qu'il est une gravure de mode, parce qu'il s'habille comme le ~~supplément hommes de~~ *Madame Figaro* ~~de papier glacé~~. *Le fait à sa grande satisfaction*

Alors que l'homme de bon ton se soumet, avec le sourire, aux usages, parce qu'il fait partie de ce que notre époque appelle détestablement le « vivre ensemble », ou parce que c'est une efficace, ou du moins incontournable, arme sociale, d'autres personnages, rebelles plus

Il est donc ou moins efficaces, la considère sous un angle politique *symbolique* *le geste, le amal et la distinction* *soit*
Pour les hommes de bon ton, représentés par leurs traits émissaires caractéristiques, les manières sont au mieux, pour eux, la norme, une façon d'arriver ou une façon de parader. En quelque sorte, ce sont d'efficaces armes sociales mais seulement sociales. Pour d'autres, qui ne font pas du détestable "vivre ensemble" leur denial, elles sont
<U>La rébellion face aux usages</U> *considérées sous un angle beaucoup plus politique.*

Il y a deux façons de dépasser la coutume bourgeoise : par l'antipolitisme et par l'ultrapolitisme. De ce rebelle
Face à des coutumes bourgeoises, il y a deux façons d'agir politiquement, c'est-à-dire en

rebelle. La première consiste à *la* battre les usages en brèche, à les dénoncer systématiquement et méticuleusement, voire à s'imposer ou à imposer une anti-politesse. Au pire de la Révolution française, les plus farouches extrémistes firent des lois dans ce sens : il était devenu suspect, puis interdit, de vouvoyer son prochain, d'appeler quiconque <I>Monsieur</I> ou encore de s'habiller plus élégamment le dimanche. A une autre échelle, la rébellion peut se marquer par la simple impolitesse, de mœurs comme de langage, à l'image des escarpes des <I>Mystères de Paris</I>. Cependant, il faut reconnaître que cette rébellion est inefficace, ~~du moins pas très subtile~~. En effet, quand elle est institutionnalisée, l'anti-politesse perd sa valeur libertaire et, sitôt le régime dictatorial tombé, les anciens usages reprennent leur place, *comme* *ou des blousons noirs de la* *l'ultrapolitisme*. C'est ce qui se passa après la Terreur et après chacune des ~~périodes de révolte qui instaurèrent l'impolitesse comme loi et pratique sur notre beau continent~~. *De même !* Quand l'anti-politesse est marginale, elle est également inefficace car elle n'atteint pas vraiment le cœur de la société polie, la bourgeoisie honnie, qui voit dans cette attitude

*modifier les comportements sociaux
capable de remettre les certitudes et les balbutiements*

non un comportement politique transgressif mais une donnée sociale - ils ne sont pas du même monde donc leur contestation, même légitime, ne nous touche pas - ou un problème policier - ce sont des voyous. En cela l'anti-politesse est politiquement dérisoire, d'autant qu'elle est esthétiquement indéfendable.

En revanche, la deuxième attitude de rébellion possible face au savoir-vivre, face à l'ensemble des règles mondaines qui régissent les rapports entre personnes du même bon milieu, est beaucoup plus efficace. Elle est ce qu'on pourrait appeler « l'ultra-politesse » soit une maîtrise presque malade des codes mondains et de l'élégance ~~que pratique le dandy.~~

pratiquée par le dandy

Dans ce cas, le dandy ne vole pas au « cœur du domaine » de la politesse mais flirte délibérément avec ses limites. Ce fut la stratégie de Beau Brummell, gagnante sur les deux

~~tableaux~~ : être parfaitement intégré parce que maîtrisant à merveille les codes de la cour et être parfaitement admiré parce que jouant l'impertinence ou l'avant-garde savamment

avoir suffisamment de prestige pour introduire quelques « brèves » dans le logiciel victorien, faut-il pour être élégant.

de ces. ~~Et~~ quand il décidait d'un usage nouveau, décrété par lui, n'était-ce pas un acte politique, de rébellion, de voir se soumettre dans un même bêlement stupéfiant les petits et les grands marquis de la cour d'Albion ?

Une autre attitude de rébellion maniée par les dandys est l'impertinence, qui requiert une position sociale inattaquable. Dans la littérature, ce dandy est le baron de Charlus, ~~parfaitement~~ anti-bourgeois, et non pas snob comme on le croit souvent. Là encore, l'impertinence est une limite de la politesse : aux yeux des bourgeois - qui, en fin de compte,

victorien et aristocrate

fit cette figure par excellence

cela est assez curieux

mais pour des raisons essentiellement historiques, ~~avant~~ ^{aurait} raison de lui - Charlus est d'une grave impolitesse et ses manières une atteinte aux bonnes mœurs. Dans la même veine du génie, Barbey d'Aurevilly fut lui aussi un aéronef élégant sans cesse au bord du décrochage.

Impertinents ou ultra-polis, parfois les deux, les dandys, rebelles subtils et contempteurs intransigeants de la bourgeoisie, ne ~~quadrèrent~~ ^{font des} un pouce de terrain, souvent au prix de la déchéance. Ils ~~sont~~ ^{font} mal payés de leur destin tragique car la postérité n'a ~~de cesse que de~~ ^{ne cesse de}

font

ne cesse de

d'ailleurs les œuvres complètes et dont il aime citer quelques axiomes bien sentis. Lui aussi a grand intérêt à réduire le dandy à un être ~~sans vie~~ ^{fade} ~~c'est à dire dépourvu de son principe~~ ^{car il en va de son prestige personnel.} Nous autres qui nous intéressons au dandysme, et qui nous gardons bien de nous sacrer dandys, nous croisons régulièrement de ces petits êtres ~~fade~~ arrogants du haut de leurs souliers vernis, ces petits muscadins plats comme un quotidien gratuit, ~~et le~~ plus souvent nous les croisons sur Internet, où ils tiennent une vitrine publicitaire pour quelques grandes marques du supposé luxe et où le dandysme ne sert que d'attrape-gogo ~~sur le thème : prenez trois cuillerées de bave de crapaud par jour et vos cheveux ne tomberont pas.~~ En un mot, ce sont de petits charlatans, des « dandys sans vie », sans cette force de caractère, sinon une morgue feinte, qui fait que le dandy ne peut pas être, à la différence de l'homme de bon ton, un personnage ~~fade~~ ^{arodin.}

~~<U>Quelques mots de conclusion</U>~~ *Mais, que faire ?*

S'il ne faut pas exagérer le côté politique, ^{la face} rebelle du dandy, il ne faut pas l'amoindrir non plus. En effet, ~~la~~ ^{la} rébellion du dandy ~~est~~ ^{est} pas violente (sauf cas rare) ~~parce~~ ^{mais c'était} parce qu'elle ~~est~~ ^{est} plus subtile ^{qu'une révolte de jacqueries} qu'une révolte de jacques ou de communards, ~~parce~~ ^{parce} qu'elle est comme un poison qui fait mourir, lentement mais sûrement, la bourgeoisie ~~du monde.~~ ^{Elle fut sentant} ~~et plus savante.~~ ^{l'honneur de la civilisation européenne, alors même que celle-ci sombrerait dans la misère.}

Il ne faut pas oublier non plus que le dandy ~~est~~ ^{est} à tendance narcissique, ~~donc~~ ^{donc} il faut considérer son comportement aussi dans son optique égoïste : la rébellion du dandy ~~est~~ ^{est} d'abord une façon ^{pour lui} de considérer personnellement, face au miroir, les usages, et si ceci ~~peut~~ ^{peut} jaillir sur la sphère publique, ~~c'est~~ ^{ce fut} indirectement.

En outre, La façon de considérer les usages est bien un ~~des~~ ^{est} nombreux principes vitaux qui ~~animent~~ ^{animent} le dandy. S'il ~~est~~ ^{est} un révolté, ~~c'est~~ ^{est} surtout une révolte pour et par la Beauté. C'est bien en ce sens qu'il n'est pas dans la même galaxie que les méticuleux buveurs de Cognac qui, sur le

vieux continent ou aux Amériques, seraient trop heureux ^{de se pouvoir dire} ~~d'être~~ à si bon compte les nouveaux ~~comtes~~ ~~du~~ ~~May~~.

Robert de Maistre

les dandys furent aussi

Plus imprudents que les hommes de bon ton (qu'on pense à Wilde emprisonné, à Charlus déclassé, à Rubempré damné, à Brummell chassé, ~~etc.~~), ^{ou} mais plus sublimes ~~aussi~~, ^{en} c'est

pourquoi ceux qui ne sont que polis, ceux qui pérorent indéfiniment sur la liqueur Chambord, les cigares, le meilleur tailleur et le meilleur bottier voudraient se croire de ce cénacle. Non, messieurs, il ne s'agit pas seulement de ^{raisonnaires} ~~paraisons~~, de petits pois et de fourchettes

d'argent, il s'agit de vie, il s'agit presque de foi, il s'agit en tout cas d'assurer la splendeur et les misères de la seule rébellion vitale, ^{l'insurrection} ~~la révolte~~ par et pour la Beauté. Et c'est pourquoi,

~~puisque cette Beauté a été enterrée par notre civilisation de cendres et de désert,~~ ^{dans} aucun de vous ne saurait prétendre ^{à ce dandysme} ~~être dandy~~, ~~ce prince du siècle vaurien~~, [↑] fussiez-vous les plus

parfaites gravures des traités de savoir-vivre

ce n'est pas dit, en tout cas,

que nous nous gênerons devant vous, bande de petits maîtres.

Se gêner devant les maîtres

V2

Dandysme et manières

Un sujet qui me semble très important lorsqu'est évoqué le dandysme, parce qu'il est directement lié aux stratégies de réduction et de récupération du dandysme, est la relation ambiguë entre celui-ci et ce qu'on appelle communément les manières ou, pour simplifier, la façon de s'habiller et de se comporter. Au cours de discussions passionnantes que je pus avoir avec des hommes élégants (ou supposés tels, quand les relations n'étaient qu'informatiques), je fus fréquemment surpris et déçu de constater que le dandy était réduit dans beaucoup d'esprit à un être aux manières exquises. A cette aune, tout diplomate un peu aiguisé ou tout valet de pied aguerris peut prétendre au dandysme.

Néanmoins, à en croire certains commentateurs, est dandy l'individu qui s'habille chez les deux ou trois tailleurs réputés, qui fume des cigares d'une marque bien définie, qui possède une voiture de sport rutilante et qui sait dérouler chez les rombières un petit manuel de savoir-vivre à l'usage des gens du monde. Il me semble qu'on confond ainsi le dandy avec ces espèces mondaines que sont le gentleman, le snob, le mondain, le distingué et tant d'autres anonymes que, par facilité, je regrouperai sous la dénomination générale « d'homme de bon ton ».

Ces deux personnages, le dandy et l'homme de bon ton, appartiennent certes à la même famille des seigneurs mondains, mais ils sont, à tout le mieux, des cousins germains qui ont eu la même nourrice. Car même s'ils partagent parfois ^{une} ~~la même~~ apparence, ^{l'identité} un mur incompressible les sépare : la façon dont ils considèrent politiquement et philosophiquement les usages qu'ils manient. L'un leur est soumis, l'autre en est un rebelle.

<U>La soumission aux usages</U>

La famille des soumis est nombreuse mais trois cas emblématiques suffisent à comprendre comment et pourquoi la soumission aux usages s'opère. Le premier de ces archétypes, le plus noble, est le gentleman. Celui-ci est, pour la gloire de son nom, le conservateur du patrimoine. Sa force vient du fait qu'il connaît parfaitement et naturellement les usages du monde, que ses manières sont la marque d'un esprit bien né et bien élevé. Même s'il est l'esclave des manières, il l'est à la manière dont un diplomate est l'esclave de sa Chancellerie. Son maniement de fourchette comme la couleur de ses gants sont le résultat d'un polissage commencé, aux yeux du commun, aux temps géologiques. Dans la <I>Recherche du Temps perdu</I>, ce peut être le duc de Guermantes, un peu sot, très infidèle, mais irréprochable sur le chapitre des manières. Malgré tout son brio et en dépit de son arbre généalogique, le gentleman n'en demeure pas moins un soumis qui n'interroge jamais les usages qui lui sont dictés du fond des âges.

Plus vil, flagorneur et courtisan par nature, le snob est, contrairement au gentleman qui est son modèle, un soumis volontaire. Chez ce suiveur, aucune intuition atavique ne vient expliquer que les usages doivent être, et être ce qu'ils sont, comme ils sont. Molière déjà l'avait caricaturé sous les traits de son ridicule <I>Bourgeois gentilhomme</I>. Les manières, qu'il singe du « grand monde » qu'il envie ou qu'il applique sagement d'un manuel de savoir-vivre, la façon de s'habiller qu'il recopie des gazettes aristocrates, sont pour lui un moyen d'arriver. Genuflecteur invétéré devant les puissants, il n'est que mépris pour ceux qui, comme son père et son oncle, se débattent dans la tourbe et ne connaissent pas la politesse des seigneurs.

Enfin, troisième animal typique de cette faune soumise aux usages, le distingué est un bourgeois moyen. S'il fait des recherches vestimentaires, c'est d'abord parce que les oripeaux qu'il porte sont les signes extérieurs d'appartenance à la classe dominante. Ni gentleman - ça ne se commande pas - ni snob - parce que le barreau de l'échelle sociale où il se tient le satisfait - le distingué se conforme aux manières qui l'entourent. Il n'a pas le mauvais goût, comme certains enrichis vulgaires, de faire remarquer par un geste faussement impromptu la marque de sa montre à mécanisme compliqué, mais il est vraiment soumis à la loi de l'offre : son but, c'est d'être « complet » du point de vue du luxe consumériste, c'est-à-dire de posséder tant de chemises de telle marque, tant de costumes de telle autre et toute une panoplie de parfait petit consommateur zélé. A sa grande satisfaction, les midinettes disent de lui qu'il est une gravure de mode parce qu'il s'habille comme le supplément hommes de *Madame Figaro*.

Il est donc clair que pour les hommes de bon ton, symbolisés par le gentlemen, le snob et le distingué, les manières sont la norme, une façon d'arriver ou une façon de parader. En quelque sorte, ce sont d'efficaces armes sociales, mais seulement cela. Pour d'autres, qui ne font pas du détestable « vivre ensemble » leur devise, elles sont considérées sous un angle beaucoup plus politique.

La rébellion face aux usages

Il existe deux façons de dépasser la politesse bourgeoise : par « l'anti-politesse » et par « l'ultra-politesse ». La première consiste à battre les usages en brèche, à les dénoncer systématiquement et méticuleusement, voire à s'imposer ou à imposer ~~une anti-politesse~~ ^{la grossièreté}. Au pire de la Révolution française, les plus farouches extrémistes firent des lois dans ce sens : il était devenu suspect, puis interdit, de

vouvoyer son prochain, d'appeler quiconque <I>Monsieur</I> ou encore de s'habiller plus élégamment le dimanche. A une autre échelle, la rébellion peut se marquer par la simple impolitesse, de mœurs comme de langage, à l'image des escarpes des <I>Mystères de Paris</I> ou plus récemment des blousons noirs. Cependant, il faut reconnaître que cette rébellion est inefficace. En effet, quand elle est institutionnalisée, l'anti-politesse perd sa valeur libertaire et, sitôt le régime dictatorial tombé, les anciens usages reprennent leur place, comme après la Terreur. De même, quand l'anti-politesse est marginale, elle est également inefficace car elle n'atteint pas vraiment le cœur de la société polie, la bourgeoisie honnie, qui voit dans cette attitude non un comportement politique transgressif capable de modifier les comportements sociaux mais une rancœur prolétarienne - ils ne sont pas du même monde donc leur contestation, même légitime, ne nous touche pas - ou un problème policier - ce sont des voyous. En cela l'anti-politesse est politiquement dérisoire, d'autant qu'elle est esthétiquement indéfendable.

En revanche, la deuxième attitude de rébellion possible face au savoir-vivre, face à l'ensemble des règles mondaines qui régissent les rapports entre personnes du même bon milieu, est beaucoup plus efficace. Elle est ce qu'on pourrait appeler « l'ultra-politesse », pratiquée par le dandy ~~elle ne~~ maîtrise presque maladive des codes mondains et de l'élégance. Dans ce cas, le dandy ne vole pas au « cœur du domaine » de la politesse mais flirte délibérément avec ses limites. Ce fut la stratégie de Beau Brummell : être parfaitement intégré parce que maîtrisant à merveille les codes de la cour et avoir suffisamment de prestige pour pouvoir introduire quelques « bugs » dans le logiciel victorien, fussent-ils purement anecdotiques. Quand il décidait d'un usage nouveau, décrété par lui, n'était-ce pas un acte politique, un acte de rébellion, de voir se soumettre dans un même bêlement stupéfiant les petits et les grands marquis de la cour d'Albion ?

Une autre attitude de rébellion maniée par les dandys fut l'impertinence, qui requiert cependant de tirer d'une position sociale inattaquable. Dans la littérature, cette figure est parfaitement incarnée par le baron de Charlus, viscéralement anti-bourgeois, et non pas snob comme cela est souvent cru. Là encore, l'impertinence est une limite de la politesse : aux yeux des bourgeois - qui, en fin de compte, mais pour des raisons essentiellement historiques, auront raison de lui - Charlus est d'une grave impolitesse et ses manières une atteinte aux bonnes mœurs. Dans la même veine du génie, Barbey d'Aurevilly fut lui aussi un aéronef élégant sans cesse au bord du décrochage.

Impertinents ou ultra-polis, parfois les deux, les dandys furent des rebelles ^{de l'intérieur} subtils et des contempteurs intransigeants de la bourgeoisie, souvent au prix de la déchéance. Ils furent mal payés de leur destin tragique car la postérité ne cesse de multiplier les confusions afin de récupérer pour les honneurs et le prestige, la coquille du dandysme vidée de sa force vitale.

<U>Stratégies de réduction et de récupération du dandysme</U>

Si la paresse est mère de tous les vices élégants, la mère de tous les vices communs est la presse. La presse « branchée », notamment, propose régulièrement de construire une figure médiocre de la modernité : le dandy chanteur de variété ^{ou variété} ~~ou~~ le ~~dandy~~ écrivain, ou le dandy guitariste, etc. Hélas, dans ces cas il ne reste du dandysme, qui sans cela ne serait pas inapplicable à ces petits messieurs, que la posture de la rébellion, que l'idée de la rébellion bourgeoise. Or cette proclamation de dandysme commet deux erreurs. La première consiste à ne pas voir la

complexité, notamment esthétique, du dandy ; la deuxième à confondre la posture conformiste de ~~la rébellion~~ mondaine et la véritable insoumission.

l'insolence

A l'autre extrême, les mêmes magazines promeuvent la figure du dandy couturier, de Karl Lagerfeld à John Galliano. Dans ces cas, on ne garde plus du dandysme que le goût pour les étoffes et les arts domestiques (bibelots, robes de chambre, cannes, etc.) et une certaine originalité de pacotille. En outre, le dandy couturier est le plus collabo de tous les imposteurs du dandysme car la vente de ses vêtements et parfums est ~~en général~~ proportionnelle à son aura personnelle et à sa couverture médiatique. Il a donc tout intérêt à se revendiquer d'un mouvement élégant transgressif, reconnu comme tel, et qui lui permettra de cacher son incorrigible mauvais goût, sa vulgarité sans faille et sa médiocrité de petit vendeur de tee-shirts sous une collection de bagues rutilantes et des manières de folle italienne.

Enfin, hormis ces cas extrêmes, médiatiques et assez rares que sont les chanteurs de variété et les couturiers qui se plaisent à se faire nommer dandys, se trouve le cas du dandy autoproclamé. Ce personnage est en général un brave type qui est sorti de sa campagne par l'université et qui, parce qu'il fume des cigares, connaît trois mots de français et a fait deux voyages en Italie, se croit un authentique dandy. Il est un de ces soumis aux usages que nous avons décrits plus haut mais il croit dur comme fer qu'il est le fils spirituel d'Oscar Wilde dont il a d'ailleurs les œuvres complètes et dont il aime citer quelques axiomes bien sentis. Lui aussi a grand intérêt à réduire le dandy à un être fade sans cela il ne pourrait s'en revendiquer. Nous autres qui nous intéressons au dandysme, et qui nous gardons bien de nous sacrer dandys, nous croisons régulièrement de ces petits êtres arrogants du haut de leurs souliers vernis, ces petits muscadins plats comme un quotidien gratuit. Le plus souvent nous les croisons sur Internet, où ils tiennent

une vitrine publicitaire pour quelques grandes marques du supposé luxe et où le dandysme ne sert que d'attrape-gogo. En un mot, ce sont de petits charlatans, des « dandys sans vie », sans cette force de caractère, sinon une morgue feinte, qui fait que le dandy ne peut pas être, à la différence de l'homme de bon ton, un personnage anodin.

<U>Quelques mots de conclusion</U>

S'il ne faut pas exagérer le côté politique, la face rebelle du dandy, il ne faut pas l'amoinrir non plus. En effet, la ^{l'insurrection} ~~rébellion~~ du dandy ~~ne fut pas~~ ^{pas} violente (~~sauf cas~~ ~~rare~~) mais c'était parce qu'elle fut plus subtile et plus savante qu'une jacquerie ou qu'une révolte de communards. Elle fut ~~seulement~~ l'honneur de la civilisation européenne alors même que celle-ci sombrait dans la cuistrerie.

Il ne faut pas oublier non plus que le dandy fut un être à tendance narcissique, c'est pourquoi il faut considérer son comportement aussi dans son optique égoïste : la rébellion du dandy fut d'abord une façon pour lui de considérer personnellement, face au miroir, les usages, et si ceci put rejaillir sur la sphère publique, ce fut seulement indirectement. En outre, la façon de considérer les usages ne fut qu'un des principes vitaux qui animèrent le dandy. S'il fut un révolté, ce fut surtout une révolte pour et par la Beauté. C'est bien en ce sens qu'il n'est pas dans la même galaxie que les méticuleux buveurs de Cognac qui, sur le vieux continent ou aux Amériques, seraient trop heureux de se pouvoir dire à si bon compte les nouveaux Robert de Montesquiou.

Plus imprudents que les hommes de bon ton (qu'on pense à Wilde emprisonné, à Charlus déclassé, à Rubempré damné ou à Brummell chassé), les dandys furent

autrement plus sublimes aussi. C'est pourquoi ceux qui ne sont que polis, ceux qui pérorent indéfiniment sur la liqueur Chambord, les cigares, le meilleur tailleur et le meilleur bottier voudraient se croire de ce cénacle. Non, messieurs, il ne s'agit pas seulement de baisemains, de petits pois et de fourchettes d'argent, il s'agit de vie, il s'agit presque de foi, il s'agit en tout cas d'assurer la splendeur et les misères de la seule rébellion vitale, l'insoumission par et pour la Beauté. Et c'est pourquoi, dans notre civilisation de cendres et de désert, fussiez-vous les plus parfaites gravures des traités de savoir-vivre, aucun de vous ne saurait prétendre au dandysme ~~authentique~~. Ce n'est pas ici, en tout cas, que nous nous pâmerons devant vous, bande de petits cuistres.

véritable

V3

Dandysme et manières

de la figure du dandy

Un sujet qui me semble très important lorsqu'est évoqué le dandysme, parce qu'il est directement lié aux stratégies de réduction et de récupération ~~du dandy~~, est la relation ambiguë entre celui-ci et ce qu'on appelle communément les manières ou, pour simplifier, la façon de s'habiller et de se comporter. Au cours de discussions passionnantes que je pus avoir avec des hommes élégants (ou supposés tels, quand les relations n'étaient qu'informatiques), je fus fréquemment surpris et déçu de constater que le dandy était réduit dans beaucoup d'esprit à un être aux manières exquises. A cette aune, tout diplomate un peu aiguisé ou tout valet de pied aguerri peut prétendre au dandysme.

Néanmoins, à en croire certains commentateurs, est dandy l'individu qui s'habille chez les deux ou trois tailleurs réputés, qui fume des cigares d'une marque bien définie, qui possède une voiture de sport rutilante et qui sait dérouler chez les rombières un petit manuel de savoir-vivre à l'usage des gens du monde. Il me semble qu'on confond ainsi le dandy avec ces espèces mondaines que sont le gentleman, le snob, le mondain, le distingué et tant d'autres anonymes que, par facilité, je regrouperai sous la dénomination générale « d'homme de bon ton ».

Ces deux personnages, le dandy et l'homme de bon ton, appartiennent certes à la même famille des seigneurs mondains, mais ils sont, à tout le mieux, des cousins germains ^{élevés par} qui ont eu la même nourrice. Car même s'ils partagent parfois une apparence identique, un mur incompressible les sépare : la façon dont ils considèrent politiquement et philosophiquement les usages qu'ils manient. L'un leur est soumis, l'autre en est un rebelle.

<U>La soumission aux usages</U>

La famille des soumis est nombreuse mais trois cas emblématiques suffisent à comprendre comment et pourquoi la soumission aux usages s'opère. Le premier de ces archétypes, le plus noble, est le gentleman. Celui-ci est, pour la gloire de son nom, le conservateur du patrimoine. Sa force vient du fait qu'il connaît parfaitement et naturellement les usages du monde, que ses manières sont la marque d'un esprit bien né et bien élevé. Même s'il est l'esclave des manières, il l'est à la manière dont un diplomate est l'esclave de sa Chancellerie. Son maniement de fourchette comme la couleur de ses gants sont le résultat d'un polissage commencé, aux yeux du commun, aux temps géologiques. Dans la <I>Recherche du Temps perdu</I>, ce peut être le duc de Guermantes, un peu sot, très infidèle, mais irréprochable sur le chapitre des manières. Malgré tout son brio et en dépit de son arbre généalogique, le gentleman n'en demeure pas moins un soumis qui n'interroge jamais les usages qui lui sont dictés du fond des âges.

Plus vil, flagorneur et courtisan par nature, le snob est, contrairement au gentleman qui est son modèle, un soumis volontaire. Chez ce suiveur, aucune intuition atavique ne vient expliquer que les usages doivent être, et être ce qu'ils sont, comme ils sont. Molière déjà l'avait caricaturé sous les traits de son ridicule <I>Bourgeois gentilhomme</I>. Les manières, qu'il singe du « grand monde » qu'il envie ou qu'il applique sagement d'un manuel de savoir-vivre, la façon de s'habiller qu'il recopie des gazettes aristocrates, sont pour lui un moyen d'arriver. Genuflecteur invétéré devant les puissants, il n'est que mépris pour ceux qui, comme son père et son oncle, se débattent dans la tourbe et ne connaissent pas la politesse des seigneurs.

Enfin, troisième animal typique de cette faune soumise aux usages, le distingué est un bourgeois moyen. S'il fait des recherches vestimentaires, c'est d'abord parce que les oripeaux qu'il porte sont les signes extérieurs d'appartenance à la classe dominante. Ni gentleman - ça ne se commande pas - ni snob - parce que le barreau de l'échelle sociale où il se tient le satisfait - le distingué se conforme aux manières qui l'entourent. Il n'a pas le mauvais goût, comme certains enrichis vulgaires, de faire remarquer par un geste faussement impromptu la marque de sa montre à mécanisme compliqué, mais il est vraiment soumis à la loi de l'offre : son but, c'est d'être « complet » du point de vue du luxe consumériste, c'est-à-dire de posséder tant de chemises de telle marque, tant de costumes de telle autre et toute une panoplie de parfait petit consommateur zélé. A sa grande satisfaction, les midinettes disent de lui qu'il est une gravure de mode parce qu'il s'habille comme le supplément hommes de <I>Madame Figaro</I>.

Il est donc clair que pour les hommes de bon ton, symbolisés par le gentlemen, le snob et le distingué, les manières sont la norme, une façon d'arriver ou une façon de parader. En quelque sorte, ce sont d'efficaces armes sociales, mais seulement cela. Pour d'autres, qui ne font pas du détestable « vivre ensemble » leur devise, elles sont considérées sous un angle beaucoup plus politique.

<U>La rébellion face aux usages</U>

Il existe deux façons de dépasser la politesse bourgeoise : par « l'anti-politesse » et par « l'ultra-politesse ». La première consiste à battre les usages en brèche, à les dénoncer systématiquement et méticuleusement, voire à s'imposer ou à imposer la grossièreté. Au pire de la Révolution française, les plus farouches extrémistes firent des lois dans ce sens : il était devenu suspect, puis interdit, de vouvoyer son prochain, d'appeler quiconque <I>Monsieur</I> ou encore de s'habiller plus élégamment le dimanche. A une autre échelle, la rébellion peut se marquer par la simple impolitesse, de mœurs comme de langage, à l'image des escarpes des <I>Mystères de Paris</I> ou plus récemment des blousons noirs. Cependant, il faut reconnaître que cette rébellion est inefficace. En effet, quand elle est institutionnalisée, l'anti-politesse perd sa valeur libertaire et, sitôt le régime dictatorial tombé, les anciens usages reprennent leur place, comme après la Terreur. De même, quand l'anti-politesse est marginale, elle est également inefficace car elle n'atteint pas vraiment le cœur de la société polie, la bourgeoisie honnie, qui voit dans cette attitude non un comportement politique transgressif capable de modifier les comportements sociaux mais une rancœur prolétarienne - ils ne sont pas du même monde donc leur contestation, même légitime, ne nous touche pas - ou un problème policier - ce sont des voyous. En cela l'anti-politesse est politiquement dérisoire, d'autant qu'elle est esthétiquement indéfendable.

En revanche, la deuxième attitude de rébellion possible face au savoir-vivre, face à l'ensemble des règles mondaines qui régissent les rapports entre personnes du même bon milieu, est beaucoup plus efficace. Elle est ce qu'on pourrait appeler « l'ultra-politesse », maîtrise presque malade des codes mondains et de l'élégance pratiquée par le dandy. Dans ce cas, le dandy ne vole pas au « cœur du domaine » de la politesse mais flirte délibérément avec ses limites. Ce fut la stratégie de Beau Brummell : être parfaitement intégré parce que maîtrisant à merveille les codes de la cour et avoir suffisamment de prestige pour pouvoir introduire quelques « bugs » dans le logiciel victorien, fussent-ils purement anecdotiques. Quand il décidait d'un usage nouveau, décrété par lui, n'était-ce pas un acte politique, un acte de rébellion, de voir se soumettre dans un même bêlement stupéfiant les petits et les grands marquis de la cour d'Albion ?

Une autre attitude de rébellion maniée par les dandys fut l'impertinence, qui requiert cependant de tirer d'une position sociale inattaquable. Dans la littérature, cette figure est parfaitement incarnée par le baron de Charlus, viscéralement anti-bourgeois, et non pas snob comme cela est souvent cru. Là encore, l'impertinence est une limite de la politesse : aux yeux des bourgeois - qui, en fin de compte, mais pour des raisons essentiellement historiques, auront raison de lui - Charlus est d'une grave impolitesse et ses manières une atteinte aux bonnes mœurs. Dans la même veine du génie, Barbey d'Aureville fut lui aussi un aéronef élégant sans cesse au bord du décrochage.

Impertinents ou ultra-polis, parfois les deux, les dandys furent de subtils insurgés de l'intérieur et d'intransigeants contempteurs de la bourgeoisie, souvent au prix de la déchéance. Ils furent mal payés de leur destin tragique car la postérité ne cesse de multiplier les confusions afin de récupérer pour les honneurs et le prestige la coquille du dandysme vidée de sa force vitale.

<U>Stratégies de réduction et de récupération du dandysme</U>

Si la paresse est mère de tous les vices élégants, la mère de tous les vices communs est la presse. La presse « branchée », notamment, propose régulièrement de construire une figure médiocre de la modernité : le dandy chanteur de variété ~~ou assimilé~~. Hélas, dans ces cas il ne reste du dandysme, qui sans cela ne serait pas applicable à ces petits messieurs, que la posture de la rébellion, que l'idée de la rébellion bourgeoise. Or cette proclamation de dandysme commet deux erreurs. La première consiste à ne pas voir la complexité, notamment esthétique, du dandy ; la deuxième à confondre la posture conformiste de l'insolence mondaine et la véritable insoumission.

A l'autre extrême, les mêmes magazines promeuvent la figure du dandy couturier, de Karl Lagerfeld à John Galliano. Dans ces cas, on ne garde plus du dandysme que le goût pour les étoffes et les arts domestiques (bibelots, robes de chambre, cannes, etc.) et une certaine originalité de pacotille. En outre, le dandy couturier est le plus collabo de tous les imposteurs du dandysme car la vente de ses vêtements et parfums est proportionnelle à son aura personnelle et à sa couverture médiatique. Il a donc tout intérêt à se revendiquer d'un mouvement élégant transgressif, reconnu comme tel, et qui lui permettra de ~~cache~~ ~~son incorrigible mauvais goût, sa vulgarité sans faille~~ et sa médiocrité de petit vendeur de tee-shirts sous une collection de bagues rutilantes et des manières de folle italienne.

Enfin, hormis ces cas extrêmes, médiatiques et assez rares que sont les chanteurs de variété et les couturiers qui se plaisent à se faire nommer dandys, se trouve le cas du dandy autoproclamé. Ce personnage est en général un brave type qui est sorti de sa campagne par l'université et qui, parce qu'il fume des cigares, connaît trois mots de français et a fait deux voyages en Italie, se croit un authentique dandy. Il est un de ces soumis aux usages que nous avons décrits plus haut mais il croit dur comme fer qu'il est le fils spirituel d'Oscar Wilde dont il a d'ailleurs les œuvres complètes et dont il aime citer quelques axiomes bien sentis. Lui aussi a grand intérêt à réduire le dandy à un être fade sans cela il ne pourrait s'en revendiquer. Nous autres qui nous intéressons au dandysme, et qui nous gardons bien de nous sacrer dandys, nous croisons régulièrement de ces petits êtres arrogants du haut de leurs souliers vernis, ces petits muscadins plats comme un quotidien gratuit. Le plus souvent nous les croisons sur Internet, où ils tiennent une vitrine publicitaire pour quelques grandes marques du supposé luxe et où le

dandysme ne sert que d'attrape-gogo. En un mot, ce sont de petits charlatans, des « dandys sans vie », sans cette force de caractère, sinon une morgue feinte, qui fait que le dandy ne peut pas être, à la différence de l'homme de bon ton, un personnage anodin.

Conseils aux intellectuels amoureux de Cognac *Se pâmés devant les cuistres*
<U>~~Quelques mots de conclusion~~/U>

S'il ne faut pas exagérer le côté politique, la face rebelle du dandy, il ne faut pas l'amoinrir non plus. En effet, l'insoumission du dandy fut rarement violente mais c'était parce qu'elle fut plus subtile et plus savante qu'une jacquerie ou qu'une révolte de communards. Elle fut l'honneur de la civilisation européenne alors même que celle-ci sombrait dans la cuistrerie.

Il ne faut pas oublier non plus que le dandy fut un être à tendance narcissique, c'est pourquoi il faut considérer son comportement aussi dans son optique égoïste : la rébellion du dandy fut d'abord une façon pour lui de considérer personnellement, face au miroir, les usages, et si ceci put rejaillir sur la sphère publique, ce fut seulement indirectement. En outre, la façon de considérer les usages ne fut qu'un des principes vitaux qui animèrent le dandy. S'il fut un révolté, ce fut surtout une révolte pour et par la Beauté. C'est bien en ce sens qu'il n'est pas dans la même galaxie que les méticuleux buveurs de Cognac qui, sur le vieux continent ou aux Amériques, seraient trop heureux de se pouvoir dire à si bon compte les nouveaux Robert de Montesquiou.

On n'aurait jamais
Plus imprudents que les hommes de bon ton (qu'on pense à Wilde emprisonné, à Charlus déclassé, à Rubempré damné ou à Brummell chassé), les dandys furent autrement plus sublimes aussi. ~~C'est pourquoi~~ ceux qui ne sont que polis, ceux qui pérorent indéfiniment sur la liqueur Chambord, les cigares, le meilleur tailleur et le meilleur bottier voudraient se croire de ce cénacle. Non, messieurs, il ne s'agit pas seulement de baisemains, de petits pois et de fourchettes d'argent, il s'agit de vie, il s'agit presque de foi, il s'agit en tout cas d'assurer la splendeur et les misères de la seule rébellion vitale, l'insoumission ~~par et pour la Beauté~~. Et c'est pourquoi, dans notre civilisation de cendres et de désert, fussiez-vous les plus parfaites gravures des traités de savoir-vivre, aucun de vous ne saurait prétendre au dandysme véritable. Ce n'est pas ici, en tout cas, que nous nous pâmerons devant vous, bande de petits cuistres.

esthétique